

**que l'argent coûtait moins cher**

Autrefois, l'avion et le restaurant étaient les insignes du luxe, du privilège. Rien aujourd'hui ne me semble plus prolétaire. Le voyage n'est plus qu'un déplacement ; c'est une obligation, c'est la confiscation de la vie privée par le travail. Quant au restaurant, c'est la cantine du travailleur nomade ; sans famille ni compagnons, c'est le repas déporté hors la vie. Partout où je vais, je vois mes semblables : collectivement isolés, chacun à sa table, accompagnés qui par son journal, qui par son téléphone portable, qui par son seul ennui. Pour compenser le dommage qui leur est fait, certains s'autorisent un verre de vin, une bière, un dessert déraisonnable. Si l'hôtel diffuse un canal coquin ou offre l'internet gratuit, un porno leur fera croire un instant qu'ils ont conquis une fille canon et qu'ils ne regrettent pas cette femme qui les a quitté, ou qui se réjouit avec un autre de leur absence.

Le dîner terminé, je m'apprête à régler la note et je sors ma carte bleue. Indice de notre condition, de notre asservissement, nous devons avancer les frais qu'impose notre fonction.

Autrefois, quand mon grand-père Albert présentait sa carte, le moment était solennel : on payait encore couramment par chèque ou en liquide ; en la voyant, le serveur s'inclinait avec déférence, s'éclipsait et revenait avec le sabot pour en prendre l'empreinte qu'il donnerait à signer. Je trouvais que cette carte était vraiment pratique : elle inspirait le respect et elle dispensait de payer. Mieux : on trouvait des machines qui délivraient des billets à la demande ; il suffisait d'y insérer la carte, de taper le montant voulu, on était servi. Je me demandais où acheter l'argent, avec quoi le payer, et à quel prix. Avec la carte bleue, quelle économie !